

CRITIQUE, opéra. GENEVE, Grand-Théâtre (du 15 au 27 septembre). WAGNER : *Tristan und Isolde*. G. H. Jones, E. Strid, K. Stanek, T. Nazmi... M. Thalheimer / M. Albrecht.

Après avoir nous avoir enthousiasmés, ici-même au **Grand-Théâtre de Genève** dans *Parsifal* (du même **Richard Wagner**) l'an passé, **Michael Thalheimer** peine cette fois à convaincre dans *Tristan und Isolde*, dont il livre une proposition scénique à la fois lapidaire et simpliste. Comme scénographie unique (signée par **Henrik Ahr**), 260 spots lumineux qui viennent éclairer (ou pas) le plateau, avec forcément un aspect aveuglant pour le public du parterre, parfois jusqu'au désagréable. On respire quand le mur de projecteurs s'incline pour se redresser et éclairer par "au-dessus" la scène, et l'on s'interroge sur la légitimité du procédé quand on sait que *Tristan* est un "opéra de la nuit et de la mort", surtout dans l'image finale où au lieu du néant, la scène devient aveuglante. La direction d'acteurs montrant d'abord Isolde tirer avec peine et au bout d'une corde le bateau sur lequel elle est censée naviguer, avant que plus loin, au début du III, Tristan ne reprenne à son compte le fardeau. Au II, on les voit se tailler les veines et unir leur sang, tandis que la scène finale nous montre, pendant le fameux "*Liebestod*", Isolde s'auto-égorger à grand renfort d'hémoglobine. Bref, on est loin aussi de toute la métaphysique et portée symbolique qu'appelle l'ouvrage du maître de Bayreuth...



Les chanteurs et la musique, par bonheur, nous tirent d'une certaine léthargie dans laquelle la mise en scène avait tendance à nous plonger, grâce notamment à l'Isolde fière et vaillante d'**Elisabet Strid**. D'une parfaite adéquation vocale avec le personnage, la soprano suédoise épouse chaque note, chaque intonation, avec une beauté sonore et une facilité déconcertantes. Ses aigus sont radieux, sa musicalité sans faille, et elle arrive au fameux *Liebestod* sans trace de fatigue. Las, le tristan de **Gwyn Hughes Jones** (avec un physique et un âge antinomiques avec ceux de sa jeune et sculpturale consœur) n'a rien du *heldentenor* exigé par la rôle de Tristan, obligé de forcer sa voix dont la couleur est par ailleurs bien trop claire pour convaincre. Il parvient à bout de son terrible monologue du III après bien des efforts et ports de voix intempestifs. En Brangäne, la mezzo allemande **Kristina Stanek** crée la surprise, car de son "petit format" sort une voix puissante et rayonnante, tandis que le "grand format" de la basse belgo-marocaine **Tareq Nazmi** assure au Roi

Marke l'autorité et la profondeur qu'exige son personnage. Le Kurwenal du baryton norvégien **Audun Inversen** marque les esprits, avec son timbre éclatant qui emplit sans peine le vaste vaisseau genevois. Enfin, le ténor croate **Emanuel Tomljenovic** (Le Marin, Le Berger) offre une voix claire et une belle musicalité, tandis que le français **Julien Henric** est tout simplement un luxe en Melot, l'acteur se montrant particulièrement convaincant dans sa véhémence.

En fosse, le chef allemand **Marc Albrecht** adopte des *tempi* plutôt lents – chaque acte durant ainsi environ 1h15 -, ce qui profite incontestablement à la beauté du son. L'**Orchestre de la Suisse Romande** donne, en effet, le meilleur de lui-même, de bout en bout admirable de cohésion et de clarté, avec des sonorités magnifiques. Tour à tour dramatique et nuancé, avec un rare souci du détail instrumental, Albrecht ménage un rapport parfait entre les voix et un orchestre somptueux mais jamais envahissant.

CRITIQUE, opéra. GENEVE, Grand-Théâtre (du 15 au 27 septembre). WAGNER : Tristan und Isolde. G. H. Jones, E. Strid, K. Stanek, T. Nazmi... M. Thalheimer / M. Albrecht. Photos (c) Carole Parodi.

VIDEO : Trailer de « Tristan und Isolde » de Richard Wagner selon Michael Thaheimer au Grand-Théâtre de Genève

GRAND-THÉÂTRE DE GENEVE. WAGNER : Tristan und Isolde, nouvelle production : 15 > 27 sept 2024. Gwyn Hughes Jones, Elisabet Strid... Michael Thalheimer / Marc Albrecht.

La nouvelle saison 2024 – 2025 du Grand-Théâtre de Genève s'ouvre avec l'un des monuments lyriques wagnériens (et l'une des plus grandes histoires d'amour de tous les temps) : *Tristan und Isolde* (1865). Au diapason d'une histoire inoubliable et saisissante, se développe une musique jamais écoutée auparavant qui révolutionne en profondeur l'art lyrique.

La genèse de *Tristan* est liée à la vie sentimentale de son auteur. Wagner en amorce la composition à Zurich en 1857, alors qu'il séjourne dans la propriété de son mécène, le riche banquier Otto Wesendonck et qu'il y succombe au charme de son épouse, la belle Mathilde... Huit ans plus tard, en 1865, il confie la création de *Tristan* au chef Hans von Bülow, dont la femme Cosima vient de donner naissance à une petite... Isolde (fille de Richard !). Wagner sublime ainsi ses amours interdites à travers la légende celtique devenue mythe, de *Tristan et Yseult*. La partition porte à l'incandescence la

passion entre le chevalier mélancolique et la princesse indomptable, usant du chromatisme irrésolu comme l'expression inextinguible d'un désir inassouvi. La « *mélodie infinie* » porté par l'orchestre gonfle et se résout dans la scène finale : le *Liebestod* d'Isolde, ultime sacrifice d'amour.

Le TRISTAN de Michael Thalheimer minimaliste et viscéralement humain

Prolongeant son *Parsifal* de la saison 22-23, le metteur en scène **Michael Thalheimer** trouve dans *Tristan & Isolde*, l'occasion de déployer son souci des contrastes dans un esthétisme minimaliste ; s'y inscrira comme à son habitude la profonde humanité des personnages, ce choc irrépessible né de la rencontre (ou plutôt des retrouvailles) entre Tristan et Yseult (qui l'avait sauvé en guérissant une blessure première...).

Le vaisseau de leur confrontation devient scène métaphorique et poétique, passage d'une traversée sans retour où les rebondissements dramatiques y sont « *rythmés par les obstacles dressés entre eux mais aussi par la violence de leurs vies intérieures. Seule résolution possible : se dissoudre ensemble dans une ultime obscurité* ».

Empêchés de vivre leur amour dans la réalité du jour, les amants maudits se perdent et renoncent dans l'ineffable et hypnotique sensualité de la nuit... tel est l'enjeu de l'acte II, le plus éblouissant tableau lyrique et symphonique jamais écrit.

Sur la scène genevoise, dans cette nouvelle production attendue, le couple princier (Tristan est neveu du roi de Cornouailles, Isolde fille du roi d'Irlande) est incarné par le ténor gallois **Gwyn Hughes Jones**, wagnérien avéré ainsi que par **Elisabet Strid**, Senta mémorable dans le récent *Vaisseau fantôme* de la Royal Opera House de Londres. Avec **Kristina**

Stanek (Brangäne) et **Tareq Nazmi** (Roi Marke) qui fut déjà un Gurnemanz magistral dans le *Parsifal* du même Thalheimer. **Marc Albrecht** dirige l'**Orchestre de la Suisse Romande**.

RICHARD WAGNER : Tristan und Isolde

Nouvelle production

5 représentations :

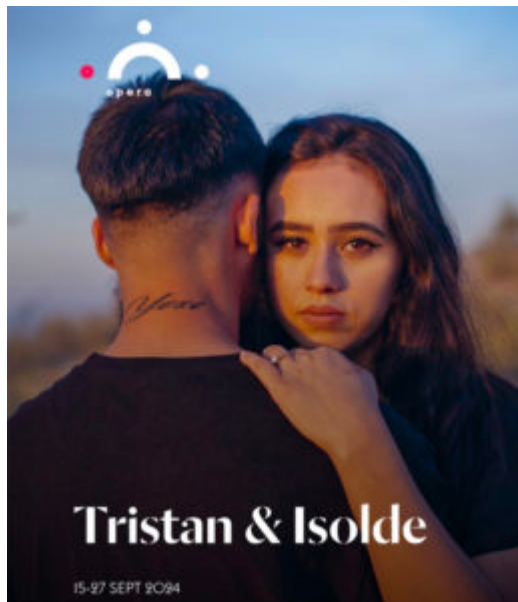
15 septembre 2024 – 17h

18, 24 et 27 septembre 2024 – 18h

22 septembre 2024 – 15h

INFOS & RÉSERVATIONS :

<https://www.gtg.ch/saison-24-25/tristan-isolde/>



Chanté en allemand avec surtitres en français et anglais

Durée indicative : 5h15 avec deux entractes inclus

DISTRIBUTION

Direction musicale : Marc Albrecht

Mise en scène : Michael Thalheimer

Tristan : **Gwyn Hughes Jones** (15.09, 22.09, 27.09)

/ Burkhard Fritz (18.09, 24.09)

Isolde : **Elisabet Strid**

Le Roi Marke : **Tareq Nazmi**

Brangäne : Kristina Stanek

Kurwenal : Audun Iversen

Melot : Julien Henric

Un matelot, un berger : Emanuel Tomljenović

Un timonier : Vladimir Kazakov

Chœur du Grand Théâtre de Genève

Orchestre de la Suisse Romande

Nouvelle production

Coproduction avec le Deutsche Oper Berlin

Opéra créé le 10 juin 1865 au théâtre royal de la Cour de

Bavière à Munich

Dernière fois au Grand Théâtre de Genève en 2004-2005

CRITIQUE, opéra. GENEVE, le 27 janvier 2023. WAGNER : Parsifal. Daniel Johansson ... Nott / Thalheimer

La conception musicale du chef **Jonathan Nott** favorise l'activité souterraine de la psyché grâce à une texture orchestrale souvent très fouillée sur le plan introspectif et méditatif, sachant exploiter toutes les vibrations de couleurs, de nuances, de transparence... de **l'Orchestre de la Suisse Romande**. D'autant que le metteur en scène **Michael Thalheimer** cultive lui aussi un sens explicite du dépouillement voire d'un manichéisme immédiatement compréhensible, en blanc (Montsalvat) et noir (Klingsor).

PARSIFAL à Genève... épure et beau chant

Sous l'illusion générale, pourtant perceptible (les difformités physiques de Filles fleurs mutantes au II), tout exprime avec suggestion la pourriture d'un monde à l'agonie (le sang répandu sur les murs, depuis la blessures ouvertes, infinie d'Amfortas au I). En fin d'action, Parsifal qui a revêtu une identité factice, – mensonge partagé par tous les chevaliers corrompus et aveuglés -, celle d'un clown qu'il affecte en fin de drame et qu'il efface heureusement dans les dernières mesures, comme s'il avait réussi à se révéler à lui-même l'être qui sommeillait jusque là. De fait, Parsifal en cours d'action, quitte l'embryon identitaire d'origine, se métamorphose et devient lui-même. Rien de confus ici, grâce à une lecture qui clarifie et reste poétique, puissamment humaine.

Pour sa prise de rôle dans le rôle-titre, le ténor suédois, clair, nuancé, **Daniel Johansson** ne démerite pas, loin de là. Sa nature compassionnelle (vis à vis du roi-prêtre maudit Amfortas, puis de Kundry dont il sait refuser les avances diaboliques...) peu à peu se dévoile avec une franchise juvénile admirable.

D'ailleurs toute la distribution convainc, y compris les chœurs dans chaque épisode, réalisant une très cohérente expérience musicale.

Racés, articulés, autant diseurs qu'acteurs, le Gurnemanz de **Tareq Nazmi** ; l'Amfortas de **Christopher Maltman** au gouffre doloriste vrai, parfois bouleversant. Deux prises de rôles également des mieux préparées et sur scène, indiscutables. Le plaisir est total.

Même travail entre vraisemblance et densité psychologique pour

la Kundry maternelle de **Tanja Ariane Baumgartner** – seul moins convaincant le Klingsor de **Martin Gantner**, aux graves parfois absents. Le diabolisme du personnage en pâtit. Tous concourent pour le dévoilement de la vérité, l'accomplissement de la révélation finale quand Parsifal initié, révélé, laisse envisager une nouvelle ère pour les Chevaliers de Montsalvat. Les Parsifal réussis sont rares. Celui là en fait partie. Clairement.



CRITIQUE, opéra. GENEVE, le 27 janvier 2023. WAGNER : Parsifal. Daniel Johansson ... Nott / Thalheimer

A l'affiche du Grand Théâtre de Genève GTG, jusqu'au 5 février

2023. Réservez vos places directement sur le site de l'Opéra
Grand théâtre de Genève :
<https://www.gtg.ch/saison-22-23/parsifal/>

Photos © Carole Parodi – Daniel Johansson en clown qui se
révèle à lui-même...

TEASER VIDEO : Parsifal Nott / Thalheimer à Genève (janv / fév
2023) :